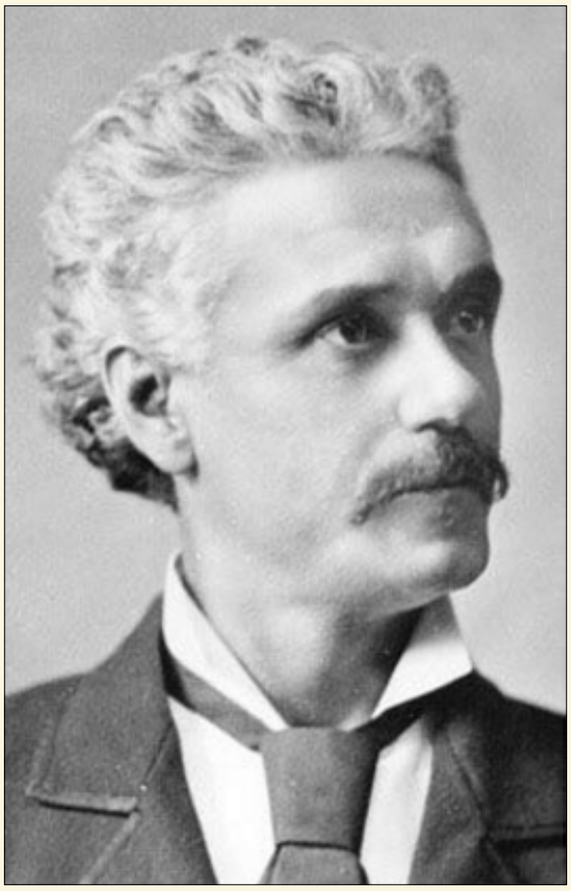
Arthur Buies

Lettres sur le Canada

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Photographie de François Collette.



Arthur Buies (1840-1901), BAnQ.

LETTRES SUR LE CANADA

Étude sociale

Première lettre
Langevin à d'Hautefeuille

Québec, 1er octobre 1864.

Enfin, mon cher ami, je suis arrivé sur cette terre du Canada dans cette patrie des héros ignorés, qui, pendant cent ans, ont lutté contre les forces réunies de l'Angleterre et de ses colonies américaines. J'ai vu les enfants de la France, je suis au milieu d'eux, je leur parle ; et ce que je vois, ce que j'étudie, ce que j'entends, je vais vous en faire le récit.

Si l'appréciation exacte et raisonnée des choses doit diminuer l'enthousiasme de nos souvenirs communs, du moins, nous trouverons une ample compensation dans les connaissances nouvelles que nous aurons acquises, et dans le plaisir secret de voir les illusions mêmes sacrifiées à l'ascendant de l'observation et de la vérité.

L'histoire ne donne pas le détail des mœurs intimes ; elle ébauche à grands traits la vie des peuples ; elle raconte leurs luttes, leurs souffrances, leurs triomphes : elle déroule leur histoire politique, leurs phases successives de gouvernement et de condition sociale. Mais entraînée par ce vaste tableau des choses extérieures et frappantes, elle oublie souvent ce qui éclaire et ce qui touche vraiment le lecteur, c'est-à-dire les aspirations et les pensées secrètes du peuple. Toutes les histoires se ressemblent, de même que toutes les villes ont des rues et des maisons. Tous les peuples naissent, puis s'éteignent d'après les mêmes lois, et presque toujours d'après le même ordre de faits ; et jusqu'à ce que la guerre ait disparu du code des nations, que la politique soit devenue l'art de rendre les hommes heureux et unis, au lieu de les asservir à l'ambition de leurs chefs, nous aurons éternellement le même spectacle de calamités, de haines fratricides, de nations détruites les unes par les autres, et de préjugés étouffant les plus simples notions d'humanité et de justice. Les hommes n'ont pas encore appris à s'aimer, malgré la grande parole du Christ.

Toutes les mauvaises passions ont continué d'être les idoles auxquelles la raison et le sentiment viennent tour-à-tour sacrifier : l'égoïsme a poussé à la fausse gloire, et il n'est presque pas de héros d'un peuple qui ne soient en même temps les bourreaux d'un autre. C'est ainsi que tous les grands noms de rois, de conquérants, ont reçu le baptême du sang. C'est-à-dire qu'ils ont été les persécuteurs de l'humanité qui leur élève des autels.

Faut-il donc dire que la morale, avec laquelle on a toujours essayé de mettre un frein aux crimes des sociétés et de ceux qui les gouvernent, ne suffit pas seule à rendre les peuples justes ; que tout en enseignant les grandes vérités, elle ne renferme pas en elle des motifs assez puissants pour en forcer l'exécution, et qu'il faille que le progrès de la raison vienne éclairer les hommes sur leurs véritables intérêts pour les contraindre à pratiquer enfin ce qu'ils admettent depuis des siècles ?

Quels sont ces intérêts ? les sciences nouvelles, l'industrie, l'économie politique sont venues les apprendre ; et de cette alliance de la raison éclairée avec les principes de l'éternelle justice naîtront sans doute le progrès et le bonheur de l'humanité. Eh quoi ! ce résultat n'est-il pas déjà en grande partie obtenu ? L'esprit de conquête ne le cède-t-il pas tous les jours à l'esprit nouveau qu'a rendu tous les peuples pour ainsi dire solidaires les uns des autres ? La guerre qui est la force armée pour un droit contre un autre droit ne recule-t-elle pas incessamment devant la science qui donne une patrie commune à tous les hommes ? Et lorsqu'il faut aujourd'hui en appeler aux armes, toutes les nations éclairées ne le font-elles pas au nom d'un principe civilisateur, d'un principe de justice, tantôt pour la nationalité, tantôt pour l'indépendance, tantôt pour l'exercice des droits imprescriptibles donnés à l'homme et arrachés aux peuples par l'ambition des despotes ?

Consolons-nous donc des maux qu'a soufferts l'humanité pendant quarante siècles, en songeant à l'ère éternelle de bonheur et de lumières qui s'ouvre maintenant devant elle. La principale cause de toutes les calamités humaines, c'est l'ignorance ; mais aujourd'hui, ce Moloch ténébreux qui ne pouvait se rassasier des sacrifices de nations entières, a été brisé sur ses autels par tous les grands génies qui se sont succédés depuis deux siècles, et qui ont éclairé les peuples. On ne détruira pas ce qui a été si péniblement acquis ; l'arme est tombée des mains des oppresseurs de l'humanité ; et désormais, il faudra consulter au lieu de sacrifier les nations, et leur obéir pour pouvoir les gouverner.

Mais je reviens à mon voyage ; la philosophie naîtra d'elle-même des faits et des observations qui vont faire le sujet de ma nouvelle étude. Il était bon toutefois de se rappeler les principes, afin de ne pas égarer notre jugement.

Me voilà donc à 1200 lieues de la France, chez un peuple qui parle notre langue, et qui continue de nous aimer malgré notre ingratitude. Ce petit peuple séparé de nous par un siècle, vit de ses souvenirs, et se console de la domination anglaise par la pensée de son ancien héroïsme, et par l'éclat que jette sur lui le grand nom de sa première métropole. Il faut dire aussi que les libertés politiques et civiles dont il jouit sont une puissante raison pour qu'il ne déteste pas trop sa condition actuelle, et se contente de nous aimer à distance. Il est étrange de voir comme la France laisse partout des souvenirs d'affection, même chez ceux qu'elle a le plus fait souffrir ; tandis que les colonies anglaises, avec toutes les libertés possibles et un gouvernement pour ainsi dire indépendant, ne se rattachent guère à leur métropole que par l'ascendant des intérêts et la force des circonstances. Ah ! c'est que toutes ces libertés ont été autant de sacrifices arrachés à l'égoïsme et à l'orgueil de l'Angleterre, et que son intérêt et sa fierté, seuls mobiles de ses actes, sont également flattés de l'imposant spectacle de peuples libres, et néanmoins soumis à son autorité.

Vous dirai-je que je suis ici dans un des plus magnifiques endroits de la terre ? Rien n'égale les splendeurs de ce Nouveau-Monde qui semble être une inspiration du Créateur, et qui reflète l'image de la terre à son berceau, quand les premiers rayons du soleil vinrent éclairer sa mâle et vierge beauté.

Ici, tout est neuf ; la nature a une puissance d'originalité que la main de l'homme ne saurait détruire. Que l'on se figure ce qu'il y a de plus grand et de plus majestueux ! des montagnes dont l'œil ne peut atteindre les cimes se déroulant en amphithéâtre, jusqu'à ce qu'elles aillent se confondre avec les nuages dans un horizon qui fuit sans cesse ; un fleuve profond, roulant des eaux sombres, comme si la nature sauvage et farouche qui l'entoure lui prêtait sa tristesse et ses teintes lugubres ; un ciel mât comme un immense dôme d'ivoire, pur, lumineux, de cet éclat froid et désolé, semblable au front inflexible d'une statue grecque ou aux couvercles de marbre qui ornent les tombeaux, mais qui en revanche s'élève et semble grandir sans cesse comme pour embrasser l'immense nature qui repose au-dessous de lui. On croit voir des horizons toujours renouvelés se multiplier à l'infini dans le lointain ; et l'œil, habitué à sonder toutes ces profondeurs, s'arrête comme effrayé de voir l'immensité de la sphère céleste se refléter dans ce coin du firmament qui éclaire la ville de Québec.

Maintenant, au milieu de ce vaste tableau, au point le plus lumineux de ce majestueux ensemble, figurez un roc nu, à pic, désolé, baignant ses pieds dans les flots du Saint-Laurent, et s'élevant à 400 pieds dans l'air un point d'où l'œil peut embrasser dans le même moment toute l'étendue du panorama qui se déroule devant lui ; et vous aurez quelque idée de ce qu'est la ville de Québec, capitale du Canada.

Je n'ai vu dans tous mes voyages qu'une seule ville qui puisse lui être comparée, c'est Naples ; je dirai même que je préfère cette dernière, malgré l'éloignement de mes souvenirs, et malgré l'impression plus saisissante que j'ai éprouvée en voyant Québec.

Ce qui manque au paysage canadien, c'est l'animation, c'est le coloris, c'est cette richesse de tons atmosphériques qui se reflètent partout sur la campagne de Naples ; c'est ce soleil ardent qui répand dans l'air comme des effluves caressantes, et qui semble se jouer sur la luxuriante végétation d'Italie en lui prodiguant tour-à-tour les couleurs les plus variées, les teintes les plus éblouissantes. Ce qui manque, c'est le pittoresque imprévu et multiple de la Suisse, c'est la variété du paysage qui permet de reposer quelque part sa vue fatiguée du tableau continuel de hautes montagnes, de fleuves profonds, de cieux sans fin ; ce qui manque en un mot, c'est l'harmonie et la diversité des détails. On dirait que tout a été fait sur un plan unique et calculé pour produire un seul et même effet. Cette majesté qui vous entoure, après avoir élevé votre pensée et votre imagination, semble peser sur vous de tout son poids. L'esprit humain lie peut se maintenir toujours à une égale hauteur ; il faut quelque chose qui le charme après l'avoir dominé, qui le séduise et le flatte après l'avoir conquis.

Un seul détail vient varier la majestueuse monotonie du paysage de Québec, c'est l'île d'Orléans jetée comme une oasis dans le fleuve, et offrant tous les caprices d'une végétation pittoresque au milieu de la nature agreste et dépouillée qui l'entoure. Mais détachez un instant vos regards, et laissez les tomber sur la Pointe-Lévis en face de Québec, où le général de Lévis rallia les derniers défenseurs de la domination française, et vous verrez une falaise nue, âpre, sèche, mais d'un aspect saisissant, et s'harmonisant très bien au reste du tableau. C'est dans son ensemble que ce paysage est admirable ; il a une majesté qu'on ne trouve nulle part ; il subjugue l'imagination et commande une sorte de respect timide en face des merveilles gigantesques de la nature.

Si vous laissez errer vos regards au loin, vous découvrez après une longue chaîne de montagnes hérissées, et se poussant pour ainsi dire les unes sur les autres, un mont plus élevé dont le front sourcilleux semble assombrir les nuages, et qui, vu à une distance d'à peu près 10 lieues, ressemble à ces fantômes sans cesse grandissants qui se dressent devant les yeux du voyageur épuisé; c'est le Cap Tourmente : on dirait en effet que ce roc sombre qui s'élève à 1800 pieds au dessus du fleuve qui le baigne, est le foyer de tempêtes éternelles.

Maintenant, jetez vos regards en arrière, quittez le point culminant de la ville, sortez de ses murs étroits et décrépits, et vous verrez se dérouler devant vous, en un magnifique amphithéâtre, toutes les campagnes environnantes. C'est Charlebourg dont l'œil voit blanchir au loin les maisons rustiques; c'est Lorette où les descendants des anciens Hurons sont venus chercher un refuge, et qui, au milieu des collines agrestes et des forêts de sapin qui l'entourent, ressemble à un nid de hibou perché dans les broussailles; c'est Beauport qui prolonge, sur une longueur d'à peu près deux lieues, une suite non interrompue de joyeuses villas et de champs verdoyants, jusqu'à ce qu'enfin ce paysage calme et paisible vienne s'abîmer tout-à-coup dans le gouffre profond de la chute Montmorency.

C'est ici peut-être le plus imposant détail du paysage que nous parcourons. Qu'on se figure une chute d'eau tombant d'une hauteur de 180 pieds dans un abîme dont personne encore n'a pu connaître le fond; des deux côtés, des rochers noirs, minés par le frottement continuel do la chute, se dressent perpendiculairement jusqu'à leur sommet où ils se courbent comme pour regarder le gouffre qui mugit à leurs pieds.

Rien n'émeut comme le spectacle de ces rocs froids et impassibles, éternels contemplateurs d'une des plus saisissantes merveilles de la nature! et le spectateur qui regarde avec des yeux tremblants cette masse d'eau vertigineuse qui s'élance en se brisant dans son lit, est lui-même suspendu au dessus du gouffre, sur un mince plancher construit à cet effet, et d'où il peut jouir en même temps, comme par un bienfaisant contraste, de tout le paysage qui l'entoure, de l'Île d'Orléans qui baigne ses tranquilles campagnes en face de la chute, et du port de Québec où tout retentit du bruit de l'activité humaine.

Mais je renonce à tracer plus longtemps le tableau d'une création pour ainsi dire infinie. Je sens le besoin de laisser tomber ma plume pour ne pas rapetisser jusqu'à mon admiration même, et m'enlever aux impressions profondes que j'éprouve. Quand on a vu toutes ces grandes choses, et qu'on a essayé de les décrire, l'esprit, comme fatigué d'un trop grand effort, demande à se recueillir dans une contemplation muette du maître de l'univers, et dans le calme imposant de la nature dont il peut comprendre et louer les merveilles.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai des choses qui font surtout l'objet de mon voyage, c'est-à- dire des mœurs et des habitudes de la population, de ses idées et de ses tendances sociales.

Deuxième lettre

6 octobre.

Hier je me promenais silencieusement sur la plate-forme de Québec, qui domine les remparts de la ville, et d'où l'on embrasse en un coup d'œil tout le panorama que je vous ai décrit dans ma première lettre. C'est la promenade favorite, le rendez-vous général de toute la population. Parfumée de jardins à sa droite, assise sur les rochers abruptes où paissent les chèvres, dominant le fleuve, inondée de la lumière et du souffle pur de ce ciel serein qui reflète au loin dans l'horizon des teintes blanches et rosées, répercutant parfois comme un écho sonore les bruits confus de la ville qui viennent mourir à ses pieds, quel séjour enchanteur pour la contemplation et la rêverie, et combien l'homme y semble se rapprocher des cieux en voyant comme à ses pieds l'immense nature qui l'environne.

J'étais seul au milieu de la foule ; je regardais tour-à-tour le vaste ciel où quelques pâles étoiles commençaient à percer, les flots brunis du Saint-Laurent qui venaient se briser en gerbes phosphorescentes sur les flancs des navires ancrés le port, la silhouette sombre et tourmentée de la Pointe-Lévis, et au loin les vagues sommets des montagnes couchées dans le crépuscule, lorsque j'aperçus venant vers moi une jeune et charmante femme de Québec, madame d'Estremont, à laquelle j'avais été présenté, peu de jours après mon arrivée.

« Eh bien, monsieur le Français, me dit-elle, quel effet vous produit notre petite ville au milieu de cette grande nature ? il doit vous paraître étrange, à vous qui êtes familiarisé avec les chefs-d'œuvre de l'art, de voir qu'on se contente tout simplement ici de ce que Dieu a fait.

— Madame, lui répliquai-je, si Dieu était également prodigue partout, je doute fort que l'homme voulût embellir le moindre détail de l'imposante création ; mais Dieu a fait quelque chose de plus beau encore que les grands fleuves, et les hautes montagnes, c'est le génie de l'homme qui enfante et multiplie les prodiges là où la nature semble stérile.

— Oh ! Oh ! de la philosophie, s'écria mon interlo-cutrice ; je ne savais pas les Français si raisonneurs ; mais je vous assure que je ne puis vous suivre sur ce terrain ; venez donc chez moi, vous y trouverez monsieur d'Estremont qui sera enchanté de vous avoir, et de vous exposer le genre de philosophie que l'on suit de préférence en Canada. »

Il était sept heures du soir ; nous nous acheminâmes tout en causant vers la rue qui donne sur les remparts de la ville ; et au bout de cinq minutes, j'étais installé dans un salon élégant où monsieur d'Estremont ne tarda pas à me rejoindre.

« Je me doute fort, dit-il, que votre séjour parmi nous ne sera pas celui d'un simple touriste qui voyage pour son agrément. Vous ne partirez pas sans avoir quelque idée de nos mœurs, de notre politique, de nos intérêts, de l'esprit général de la population. Depuis quarante ans que je vois le jour en Canada, j'ai acquis quelques idées sur toutes ces choses ; me feriez vous l'honneur de désirer de les connaître, et puis-je contribuer un peu dans le profit que vous retirerez de votre voyage ?

Monsieur, lui répondis-je, je crains bien de n'avoir jamais une aussi belle occasion de profiter abondamment d'un voyage que je dois accomplir à la hâte. Incapable de faire moi-même toutes les observations, mon meilleur guide est dans l'expérience de mes hôtes ; et si j'ai un désir, c'est de multiplier des entretiens, qui, comme le vôtre, promettent d'être si féconds en renseignements. »

Quelques paroles recueillies à droite et à gauche dans diverses conversations m'avaient déjà révélé l'esprit élevé et philosophique de monsieur d'Estremont. Je résolus d'en faire l'essai, et de voir jusqu'à quel point cet homme qui passait généralement pour être sombre et misanthrope, s'ouvrirait devant un étranger dont il n'aurait rien à craindre, et qui paraissait si bien disposé à l'entendre. Je lui demandai donc de vouloir bien m'édifier sans restriction, fût-ce même au prix des choses les plus difficiles à dire, et je lui témoignai toute ma reconnaissance de m'épargner un temps perdu dans des recherches peut-être inutiles.

« Mon ami, reprit-il, vous arrivez ici avec des idées déjà formées sans doute. Veuillez me pardonner ; peut- être même avez-vous le défaut général de tous vos compatriotes qui ne jugent les autres peuples que d'après la France, et ne saisissent pas les différences que des circonstances diverses doivent apporter dans l'esprit de chaque population. Mais ne jetons pas la confusion dans vos idées, cherchons seulement à les développer en les rattachant par la comparaison. »

Je manifestai à mon hôte toute la confiance que j'avais dans la méthode comparative, la plus simple et la plus sûre pour découvrir tous les aspects de la vérité, comme la seule qui puisse véritablement éclairer le jugement.

Monsieur d'Estremont continua ainsi :

« Chaque peuple a des instincts et des mobiles divers. En France, la tendance générale est vers le progrès social, vers une indépendance intellectuelle absolue qui permette à chaque homme de se rendre compte de ses pensées, de ses croyances, et de n'admettre d'autre autorité en fait d'opinions que celle de la vérité péniblement acquise et irréfutablement démontrée. C'est là le fruit du libre examen, dont le but est de parvenir à la vérité, au lieu de vouloir la détruire. Une vérité qui n'a pas été étudiée, controversée, soumise à toutes les investigations, n'est pas digne d'être appelée telle : elle ne peut servir qu'au vulgaire et aux ignorants qui admettent tout sans rien comprendre, et qui n'ont d'autre guide que l'autorité ; tandis que la vérité qui naît de l'examen a le noble privilège de s'imposer même aux esprits les plus sceptiques, et aux intelligences éclairées qui l'avaient d'abord combattue.

« Voyez où conduit le manque d'examen : à admettre comme vraies des choses manifestement fausses, à persévérer dans cette erreur pendant des siècles, comme à propos de la physique d'Aristote et des théories médicales de Galien. De là, tant de préjugés qui s'enracinent dans l'esprit du peuple. L'erreur d'un grand génie croît en prestige avec le temps, et multiplie le nombre de ses dupes. On craint de contester ce qui est établi depuis des siècles ; en outre, des circonstances dangereuses viennent favoriser et maintenir l'esclavage de l'esprit. Dans les temps d'ignorance, l'autorité s'arme contre les penseurs hardis qui, pour faire taire les doutes incessants qui les poursuivent, et qui, ne pouvant se décider à croire parce que les autres croient, osent chercher la vérité en dehors de la parole du maître ; témoin, les craintes continuelles de Copernic, qui ne lui permirent de publier ses œuvres qu'à la fin de sa vie, et l'emprisonnement de Galilée. Les premiers essais de la médecine, au sortir de la barbarie du moyen âge, furent traités de sortilèges, et bon nombre d'hommes qui ne cherchaient que la science furent brûlés comme magiciens ; tant il est vrai que le despotisme redoute la lumière par instinct, de même que l'ignorance la combat par aveuglement.

« Qui ne voit que le défaut d'examen est la négation absolue de toute espèce de progrès, en ce sens qu'il borne fatalement l'esprit humain à un certain nombre de maximes érigées en dogmes, qu'il ne lui permet pas de comprendre, et dont il ne lui permet pas de sortir ; des maximes qui n'ont souvent d'autres bases que des hypothèses, des conventions, et parfois des puérilités qui prennent dans le merveilleux un caractère imposant qui subjugue le vulgaire ? Qui ne voit que c'est le défaut d'examen qui, avant Bacon, a fait peser sur le monde toute la pédanterie encyclopédique de cette prétendue science qui consistait à compiler tous les livres, et à rassembler toutes les erreurs dans de gros volumes, plutôt que d'interroger le livre immense de la nature qui eût dévoilé les véritables lois des choses ?...

— Mais, monsieur, fis-je en interrompant monsieur d'Estremont, et tout étonné de le voir lancé à fond de train dans une argumentation à laquelle j'étais loin de m'attendre, il me semble que vous parlez là de choses admises par tout le monde ; il y a longtemps que le libre examen est reconnu comme l'instrument essentiel du développement de la raison, et du progrès de la science.

— Reconnu, s'écria-t-il, reconnu partout, oui, reconnu depuis longtemps, oui, mais non encore reconnu ici en Canada, chez nous qui nous appelons les descendants de ce peuple que la science et les lumières, c'est-à-dire le libre examen, ont placé à la tête de tous les autres ; chez nous qui sommes à côté de cette grande république qui a tout osé et tout accompli parce qu'elle était libre ; chez nous qui recevons de toutes parts les vents du progrès, et qui, malgré cela, croupissons dans la plus honteuse ignorance, et la plus servile sujétion à un pouvoir occulte que personne ne peut définir, mais que l'on sent partout, et qui pèse sur toutes les têtes, comme ces despotes de l'Asie qui, sur leur passage, font courber tous les fronts dans la poussière. »

Je demeurais interdit ; tout un monde rempli de mystères surgissait devant moi ; ce pouvoir occulte, que pouvait-il être ? je le demandai comme en tremblant à mon interlocuteur.

— Ce pouvoir, reprit-il, ce pouvoir qui est pour vous une énigme, est pour nous une épouvantable réalité. Vous le cherchez ; et il est devant vous, il est derrière vous, il est à côté de vous ; il a comme une oreille dans tous les murs, il ne craint pas même d'envahir votre maison... hélas ! souvent nous n'avons même pas le bonheur de nous réfugier dans le sein de notre famille contre la haine et le fanatisme dont il poursuit partout ceux qui, comme moi, veulent penser et agir librement.

« Vous êtes Français, continua-t-il en haussant la voix, vous croyez à l'avenir, au progrès, à l'ascendant bienfaisant et lumineux de la raison ; vous croyez à la fraternité des hommes, vous vous dites : « Un jour viendra où tous les peuples s'embrasseront devant le ciel satisfait et devant Dieu qui les bénira » ; vous avez foi dans la science qui prépare ce glorieux avenir, vous voulez détruire les préjugés qui l'arrêtent et le renient, ah ! fuyez, fuyez vite sous le soleil de votre patrie, et n'attendez pas en demeurant avec nous que vous soyiez victime peut-être de ce pouvoir terrible dont je vous parle et que je n'ose vous nommer...

« Voulez-vous que je vous dise encore, reprit tout-à-coup monsieur d'Estremont, comme emporté par un flot d'idées sombres qui se précipitaient dans sa tête, il n'y a pas un homme, pas un acte, qui soit à l'abri de ce pouvoir. Il tient tout dans sa main, il fait et défait les fortunes politiques ; il force les ministères à l'encenser, et à le reconnaître parfois comme le seul véritable gouvernement dont ils ne sont que les instruments malheureux. C'est lui qui conduit et maîtrise l'opinion ; tous les ressorts de l'état, toutes les forces populaires, il les enchaîne et les pousse à un seul but, la domination sur l'intelligence asservie ; il a deux merveilleux moyens, l'ignorance des masses, et la peur chez ceux qui pourraient diriger l'opinion, et qui ne font que la suivre honteusement, plus serviles en cela que le peuple qui courbe la tête par aveuglement et par impuissance. Tous les hommes convaincus et libres qui veulent s'élever contre lui, il les brise, et en fait un fantôme d'épouvante pour le peuple crédule et trompé. Et cependant, vous chercheriez en vain de quelles forces il dispose ; il n'a aucune action directe ou apparente, il conduit tout par l'ascendant secret d'une pression morale irrésistible. Voulez-vous savoir où est le siège de cette puissance souveraine ? ouvrez le cœur et le cerveau de tous les Canadiens, et vous l'y verrez établie comme un culte, servie comme une divinité.

« Ah ! vous venez voir un peuple jeune, plein de sève et d'avenir ; vous venez contempler la majesté des libertés anglaises chez des colons de l'Amérique ; vous venez admirer le spectacle d'un peuple, jouissant à son berceau de tous les droits et de toutes les franchises de l'esprit que les nations d'Europe n'ont conquis qu'après des siècles de luttes et avec des flots de sang... eh bien ! le plus affreux et le plus impitoyable des despotismes règne sur nous à côté de cette constitution, la plus libre et la plus heureuse que les hommes puissent jamais rêver. C'est lui, c'est ce despotisme qui abaisse toutes les intelligences et déprave tous les cœurs, en les armant sans cesse de préjugés et de fanatisme contre la liberté et la raison. C'est lui qui est cause qu'aucune conviction libre et honnête ne puisse se déclarer ouvertement, et que tant d'hommes politiques, par la crainte qu'il leur inspire, luttent entre eux de duplicité et de servilisme, préférant dominer avec lui en trompant le peuple, que de se dévouer sans lui en l'éclairant.

« Ah ! vous frémiriez, vous, Français, si je vous disais que le nom de la France, si cher au peuple canadien, que cette nationalité pour laquelle il combat depuis un siècle, et qu'il a payée parfois du prix des échafauds, ne sont, entre les mains de ce pouvoir et des politiciens qu'il façonne à son gré, qu'un moyen d'intrigues et de basses convoitises. Vous frémiriez d'apprendre que ce mot de nationalité, qui renferme toute l'existence d'une race d'hommes, n'est pour eux qu'un hochet ridicule avec lequel on amuse le peuple pour le mieux tromper.

« Ainsi, c'est ce que le peuple a de plus glorieux et de plus cher que l'on prend pour le pervertir ; ce sont ses plus beaux sentiments que l'on dénature, que l'on arme contre lui-même ; on l'abaisse avec ce qu'il a de plus élevé, on le dégrade avec ce qu'il y a de plus noble dans ses souvenirs. Vous voulez conserver la nationalité ? eh bien ! rendez-la digne de l'être. Vous voulez continuer d'être français ? eh bien ! élevez-vous par l'éducation, par l'indépendance de l'esprit, par l'amour du progrès, au niveau de la race anglaise qui vous enveloppe de tous côtés ; enseignez aux enfants l'indépendance du caractère, et non la soumission aveugle, faites des hommes qui sachent porter haut et ferme le nom et la gloire de la France, faites des hommes, vous dis-je, et ne faites pas des mannequins.

« Mais il va y avoir une réaction... et cela peut-être avant longtemps, continua monsieur d'Estremont avec un accent d'une énergie croissante, et comme si son regard perçait de sombres profondeurs de l'avenir, il y aura une réaction terrible. On ne peut

pas éternellement avilir un peuple ; et la conscience humaine chargée d'infamies les vomira avec horreur. Le despotisme clérical se tuera par ses propres abus, de même qu'autrefois, pour inspirer aux enfants des Spartiates l'horreur des orgies, on leur faisait voir des esclaves ivres de vin. »

Le mot de cet énigme redoutable était donc enfin lâché. Je compris tout, et je pensai à la France de Charles IX, de Louis XIV, à l'Espagne de Philippe V, au Mexique de nos jours, à la pauvre Irlande, à toute cette chaîne lugubre de calamités humaines enfantées par l'ignorance et le fanatisme.

Monsieur d'Estremont était devenu tout-à-coup sombre et rêveur. Il se promenait à grands pas, la tête baissée, parfois faisant un geste d'impatience ou de dédain, parfois relevant la tête comme avec un noble orgueil de ce qu'il venait de dire. Puis soudain, par un de ces mouvements brusques de sa nature impétueuse, s'approchant vivement de moi :

— Monsieur, me dit-il, moi qui vous parle, je suis profondément chrétien ; et c'est parce que je suis chrétien que je veux que la conscience des hommes soit respectée. Toutes ces choses que j'ose à peine vous dire chez moi, à vous qui êtes étranger, bientôt peut-être on les dira en face de tout le peuple. Oh ! il y aura des hommes ici comme ailleurs qui se feront les martyrs de leurs convictions, et qui se voueront à la haine publique pour sauver leur patrie ! Je ne vivrai peut-être pas pour voir le fruit de ce glorieux dévouement ; mais du moins, je veux être un de ceux qui l'auront préparé ; je veux que ma vie entière soit un holocauste au triomphe de l'avenir ! »

Comment peindre ce que j'éprouvai ? Je regardais cette imposante figure de monsieur d'Estremont, illuminée par l'enthousiasme, et qui semblait déjà revêtir les splendeurs du martyr politique. Puis, je reportais ma pensée sur le peuple canadien, cet autre martyr si longtemps immolé aux intrigues ambitieuses de ses guides.

Mais tout-à-coup une idée vint frapper mon cerveau, n'y avait-il rien d'exagéré dans ce sombre tableau d'abjections et de prostitution intellectuelle ? La parole ardente de monsieur d'Estremont, depuis longtemps comprimée, ne l'avait-elle pas emporté au delà de sa pensée elle-même ? Était-il possible qu'il y eût tant d'aveuglement chez un peuple entier, jouissant d'une constitution libre ? Pouvais-je admettre *a priori,* sans autre témoignage que le dégoût d'un homme intelligent, mais peut-être aveuglé, que le secret de tant de maux fût tout entier dans le despotisme exercé sur les consciences ? N'y avait-il pas d'autres causes ? des circonstances politiques ou étrangères n'avaient-elles pas influé sur l'esprit et sur la condition sociale du peuple ? Je commençais à douter, mais je ne voulais pas que le doute restât dans mon esprit, à moi qui étais venu chercher la lumière. Je savais du reste que mon hôte, s'il pouvait se laisser entraîner par la passion, céderait du moins toujours au plaisir de dire la vérité et de se réfuter lui-même, pour rendre hommage à la raison. Je m'adressai à lui sans hésiter ; je lui exposai mes doutes, en l'assurant d'avance que j'ajouterais foi à tout ce qu'il m'apprendrait de plus, quand il devrait corroborer ce qu'il venait de dire.

Il me serra la main avec effusion, et continua ainsi :

« Je vous remercie de votre confiance. Vous avez raison du reste d'en appeler à mon honnêteté contre les entraînements de mon caractère. Que je suis heureux de trouver quelqu'un qui me comprenne !... Je vous ai ouvert mon cœur ; il est temps que je vous parle le langage de l'histoire et de l'inflexible impartialité.

« Vous ne devez pas croire, reprit-il, après quelques instants de recueillement, que cet état de choses que je vous révélais tout-à-l'heure ait toujours duré. Oh non ! il y a eu aussi dans notre histoire une époque grande et mémorable, un temps d'héroïsme où les hommes qui guidaient le peuple étaient de vrais patriotes, de sincères et éloquents amis de toutes les libertés humaines. La corruption ne s'était pas encore glissée dans notre sein ; et le clergé, confondu avec les vaincus dans la conquête, était assez porté à les défendre. Alors, les mots de nationalité et de religion étaient prononcés avec respect ; c'étaient de puissants leviers pour soulever le peuple contre ses oppresseurs ; on rappelait nos ancêtres, et l'on poussait la jeunesse aux vertus mâles et patriotiques, à la défense de ses droits. Si l'ignorance et la superstition régnaient, du moins on ne les employait pas à un but odieux, à l'asservissement général de la population. On n'avait pas encore appris à corrompre les plus purs instincts du peuple et à flétrir toutes les gloires nationales. Il y avait entre les colons et leurs chefs sympathie d'idées, d'aspirations, d'espérances ; ils étaient unis pour la poursuite du même but, ils souffraient des mêmes persécutions, et se réjouissaient ensemble des rares triomphes qu'obtenaient les libertés populaires. C'était une grande famille dont le clergé était l'âme, les hommes politiques l'instrument, et le peuple l'appui. Aujourd'hui, le clergé, les hommes d'état, et le peuple sont séparés ; le premier veut dominer tous les autres, ceux-là le servent par ambition, et celui-ci, privé de ses guides désintéressés, se laisse aller au courant sans savoir où il le conduira.

« Ce fut un jour malheureux où le clergé se sépara des citoyens ; il avait une belle mission à remplir, il la rejeta ; il pouvait éclairer les hommes, il préféra les obscurcir ; il pouvait montrer par le progrès la route à l'indépendance, il aima mieux sacrifier aux idoles de la terre, et immoler le peuple à l'appui que lui donnerait la politique des conquérants. Il y a à peu près un demi-siècle, l'évêque Plessis demandait uniquement à la métropole qu'on voulût bien garantir le maintien de la foi catholique en Canada. Dès qu'il l'eût obtenu, et que l'Angleterre vit tous les moyens qu'elle pourrait tirer pour sa domination du prestige que le clergé exerçait sur les masses, le Canada fut perdu. Les prêtres ne demandaient qu'une chose, la religion catholique, et ils abandonnaient tout le reste. Dès lors, ils se joignirent à nos conquérants et poursuivirent de concert avec eux la même œuvre. Ils intervinrent dans la politique, et crurent bien faire en y apportant les maximes de la théocratie ; ils n'y virent qu'une chose, l'obéissance passive ; ils n'y recommandèrent qu'une vertu, la loyauté absolue envers l'autorité, c'est-à-dire, envers la nation qui nous persécutait depuis 50 ans. Ils abjurèrent toute aspiration nationale, et ne se vouèrent plus qu'à un seul but auquel ils firent travailler le peuple, la consolidation et l'empire de leur ordre.

« Tout ce qui pouvait indiquer un symptôme d'indépendance, un soupçon de libéralisme, leur devint dès lors antipathique et odieux ; et plus tard, au nom de cette sujétion honteuse qu'ils recommandaient comme un devoir, ils anathématisaient les patriotes de « 37 » pendant que nos tyrans les immolaient sur les échafauds.

« En tout temps, ils se sont chargés de l'éducation, et l'ont dirigée vers ce seul but, le maintien de leur puissance, c'est-à-dire, l'éternelle domination de l'Angleterre.

« En voulez-vous des preuves ? ils n'admettent dans l'enseignement que des livres prescrits par eux, recommandés par leur ordre, c'est-à-dire qu'ils n'enseignent à la jeunesse rien en dehors d'un certain ordre d'idées impropre au développement de l'esprit. Tous les divers aspects des choses sont mis de côté ; l'examen approfondi, les indépendantes recherches de la raison qui veut s'éclairer sont condamnés sévèrement. On ne vous rendra pas compte des questions, on vous dira de penser de telle manière, parce que tel auteur aura parlé de cette manière ; il ne faut pas voir si cet auteur a dit vrai, il faut avant tout que l'esprit obéisse et croie aveuglément. On ne s'occupe pas de savoir si la vérité est en dehors de ce qu'on enseigne ; à quoi servirait la vérité qui renverserait tout cet échafaudage dogmatique d'oppression intellectuelle ? Il faut la détruire, et pour cela on s'armera des armes de la théocratie ; on la déclarera hérétique, impie, absurde. Si l'évidence proteste, la théocratie protestera contre l'évidence. Pas un philosophe, pas un historien, pas un savant qui ne soit condamné s'il cherche dans les événements d'autres lois que celles de la religion, s'il interroge toutes les sources pour découvrir les véritables causes, et s'il explique les révolutions et les progrès de l'esprit par d'autres raisons que l'impiété. Si la pensée s'exerçait, évidemment elle trouverait des aspects nouveaux, elle ferait des comparaisons, elle rattacherait toutes les parties de chaque sujet ;

et de l'ensemble de ses recherches naîtrait la vérité : il faut lui dire que tout ce qu'elle découvrira est mensonge, iniquité, blasphème ; il faut lui dire que la raison ne peut mener qu'à l'erreur, et que la science ne peut exister sans la foi. Et la jeunesse, formée dès longtemps à la sainteté de la religion, apportant ses maximes dans tout ce qui existe, repoussera comme une tentative impie toute recherche de la vérité qui ne sera pas appuyée sur elle.

« Et c'est ainsi qu'en ne montrant qu'un seul côté des choses, on parvient à rétrécir et à fausser l'intelligence. Ce qu'on veut, c'est fonder un système qui enveloppe l'esprit dans des maximes infranchissables, et qui ne serve qu'à un but, son propre maintien : de cette manière on gouvernera la société, et l'on fera des élèves autant d'instruments dévoués à sa cause. Qu'importe que ce système soit faux et absurde ?

« Ne sommes-nous pas les ministres de la religion ? n'avons-nous pas la direction absolue de l'esprit ? pouvons-nous nous tromper, nous qui parlons au nom de la vérité éternelle ? ce système n'est-il pas le nôtre ? devons-nous permettre qu'on l'examine, et l'esprit affranchi serait-il aussi propre à l'obéissance ? »

« Ah ! vous voulez garder l'empire de l'intelligence ; vous voulez être les seuls dépositaires de l'éducation ; voyons votre œuvre. Vous voulez enseigner, et toutes les grandes œuvres de l'intelligence, vous les répudiez, vous les flétrissez, vous leur dites anathème. Vous voulez former des citoyens ! et quel est l'homme, possédant quelques idées vraies de société, d'état, de liberté politique, qui ne les ait pas cherchées en dehors des idées et des études que vous lui imposiez ? Et cependant, tous les grands noms, vous les avez sans cesse dans la bouche : religion, vertu, nationalité.

« La religion ! vous en faites un moyen, vous l'abaissez dans les intrigues de secte. La vertu ! vous la mettez uniquement dans l'asservissement à votre volonté. Osez nier ceci ; je suis, moi, un homme honnête, consciencieux, probe ; je crois à Dieu et aux sublimes vérités du christianisme ; mais je ne veux pas de votre usurpation de ma conscience, je veux croire au Christ, et non à vous ; je veux chercher la vérité que Dieu lui-même a déclaré difficile à trouver ; mais je ne veux pas que vous, vous l'ayiez trouvée tout seuls sans la chercher, et que vous m'imposiez vos erreurs au nom d'une religion que vous ne comprenez pas, n'est-il pas vrai que vous me déclarer impie ?

« Vous voulez former des citoyens, et vous gouvernerez la politique avec les idées du cloître ! vous interviendrez dans l'état pour troubler tout ce qui en fait l'harmonie et les bases ! Non, non ; votre système d'éducation et votre système de religion ne feront jamais que des théologiens ignorants et despotiques. Renoncez à faire des citoyens, vous qui ne savez pas la différence entre la politique et la théocratie.

« Et la nationalité ! comment la servez-vous ? N'avez vous pas dit toujours qu'elle ne pourrait se maintenir sans vous ? et n'est-ce pas ainsi que vous avez toujours gouverné le peuple à qui sa nationalité est si chère ? Je suis, moi, un patriote dévoué ; j'ai pour la France le culte qu'inspire le respect pour la science et les lumières ; je crois à l'épanchement graduel de la langue et des idées françaises par tout le globe : mais je veux, pour maintenir la nationalité française en Canada, autre chose qu'un troupeau d'hommes asservis ; je veux l'élever pour assurer son triomphe ; je veux éclairer mes compatriotes, pour qu'ils puissent la défendre par tous les moyens ; je veux des hommes au cœur libre et fier qui comprennent ce que c'est que d'être français ; n'est-il pas vrai que vous me déclarez ennemi de la patrie, démagogue, révolutionnaire ?

« Votre éducation est française, soit ; mais les hommes que vous faites, que sont-ils ? qu'est-ce que c'est que les mots et qu'importe le langage qu'on parle à l'esclave, pourvu qu'on soit obéi ? Votre éducation est française ! et qu'enseignez-vous de la France, notre mère ? vous enseignez à la maudire : vous enseignez à maudire les grands hommes qui l'ont affranchie, la grande révolution qui l'a placée à la tête du progrès social. Votre éducation est française ! et vous enseignez l'intolérance et le fanatisme, pendant que la France enseigne la liberté de la pensée et le respect des convictions. Quoi ! suffit-il donc, pour que vous donniez une éducation française, de n'en employer que les mots et d'en rejeter toutes les idées ! Vain simulacre, attrait trompeur qui séduit le peuple et donne des forces à tous les misérables politiciens qui exploitent sa crédulité !

« Au lieu de l'amour et de la fraternité, vertus du christianisme, venez entendre prêcher du haut des chaires le fanatisme, la malédiction, et la haine contre tout ce qui n'est pas propre à asservir l'intelligence, et contre tout ce qui veut affranchir le christianisme de l'exploitation d'un ordre ambitieux. Venez voir comme on endoctrine la jeunesse au moyen de pratiques étroites et tyranniques : voyez toutes ces institutions, toutes ces associations, vaste fil invisible avec lequel on lie toutes les consciences, vaste réseau organisé pour tenir dans ses mains la pensée et la volonté de tous les hommes. Le clergé est partout, il préside tout, et l'on ne peut penser et vouloir que ce qu'il permettra. Il y a une institution libre et généreuse qu'il a voulu dominer de la même manière ; et quand il a vu qu'elle ne voulait pas se laisser dominer, il l'a maudite. Tant il est vrai que ce n'est pas le triomphe de la religion qu'il cherche, mais celui de sa domination.

« Je vous disais tantôt que souvent les penseurs libres ne pouvaient trouver de refuge dans le sein même de leurs familles : en voici la preuve. Les Jésuites qui sont devenus les véritables maîtres des familles, ont rempli les villes d'institutions qui sont comme autant de succursales de leur ordre, qui étendent leur influence, et la ramifient dans toutes les parties de la société. « Plus nous multiplierons les pratiques religieuses, disent-ils, plus nous paraîtrons servir la religion. La religion étant une chose éternellement sainte, et rien ne servant à l'homme s'il vient à perdre son âme, il est évident que nous ne devons pas laisser à l'esprit le temps de penser à autre chose ; il faut accaparer toutes ses facultés, et posséder le cœur de la jeunesse pour sauver son âme, qui, sans nous, irait à la damnation éternelle. Comme un bon chrétien doit penser sans cesse à son salut, il n'y aura jamais trop de confréries pour lui rappeler ce grand objet. Plus on suivra les pratiques religieuses, plus on s'attachera à nous qui les dirigeons ; et plus on s'attachera à nous, plus nous pourrons fonder de confréries. Les cœurs les plus faciles à manier sont ceux des femmes ; avec elles, nous entrons de plain-pied dans la société, nous pénétrons dans les familles ; avec elles pour appui, nous gouvernons ces familles, et ce sera là le premier et le plus grand pas fait pour parvenir à gouverner l'État. Faisons donc des confréries, répandons-les indéfiniment, attirons-y toutes les jeunes filles ; sachons les captiver surtout par la douceur des moyens et le charme des manières, de sorte que de tout le clergé elles n'aiment et ne veulent entendre que nous. Avec l'empire des femmes, nous aurons vite celui des hommes qui n'est que l'empire des premières, et ainsi nous aurons sauvé la religion. Mais avant tout, ayons l'air constamment humbles, modestes, tenons les mains jointes, les yeux sans cesse tournés vers le ciel, et comme ne faisant tout que pour la plus grande gloire de Dieu. L'apparence de la religion séduit bien plus le vulgaire que la religion elle-même ; mettons donc à profit tous les instincts grossiers du vulgaire. »

« Croyez-vous qu'ils se soient arrêtés là ? Pourrait-on posséder le cœur de la société sans en posséder en même temps la vie, le nerf, la force ? Non.

« À côté des confréries, ils ont donc fondé d'autres institutions, et celles-là, ce sont pour les jeunes gens. Là, ils font une propagande acharnée, impitoyable ; ils parlent à des hommes, il faut bien avoir d'autres moyens ; il faut se démasquer un peu, et proclamer avec frénésie la nécessité absolue de détruire la raison humaine, ce monstre abominable que Dieu n'a mis en nous que pour nous égarer. « Mais d'abord, disent-ils, faisons voir à la jeunesse tout ce qu'elle peut gagner à nous servir, fortune politique, bonheur de la famille, considération ; intéressons-la par ambition et par intérêt à propager notre influence. Qu'importe qu'elle soit sincère on non, pourvu qu'elle nous serve ? Avons-nous besoin qu'elle le soit plus que nous ? Qui donc peut sonder les secrets infinis de la Providence ? Et ne se sert-elle pas souvent d'instruments misérables pour arriver à des fins glorieuses ? » – Et pour aider la Providence, ils répandent partout à grands traits le fanatisme, l'intolérance, l'acharnement sectaire. Ici, ils ne se cachent plus, en avant ! tenant les femmes par le cœur, les hommes par l'ambition, ils osent tout, ils écrivent tout. Voyez leurs maximes, voyez leur polémique, et reculez d'épouvante.

« Je connais tel jésuite à Montréal qui passe son temps à courir les bureaux, les familles, etc., pour recruter des jeunes gens et les enfouir dans l'Union catholique. Ah ! vous ne connaissez pas cette institution ! c'est l'antichambre du paradis. « Heureux les simples d'esprit », a dit l'Écriture. Eh bien ! dites-moi, où, quand, chez quel peuple, avez-vous jamais vu une propagande aussi acharnée ? croyez-vous que nous n'allons pas devenir tous jésuites, ou congréganistes, ou enfants du Sacré-Cœur ? Pourquoi pas ? Ne serions-nous pas plus religieux, et la société ne doit-elle pas être gouvernée par des hommes religieux ? Voilà ! et c'est avec une jeunesse de cette étoffe qu'il faut préparer tout un peuple à l'émancipation et au progrès qui est la liberté de l'esprit. Et voyez-vous ce qui arrive ? si après tout cela, moi, père de famille, je veux penser et agir librement chez moi, on me fera autant d'ennemis de tous ceux qui m'entourent. Combien d'hommes je connais qui ne pratiquent un semblant de religion que pour ne pas être en guerre continuelle avec leurs femmes, leurs enfants et leurs amis !

« Il y a des hommes qui se révoltent contre ce despotisme inquisitorial, qui voudraient à tout prix le voir anéanti ; mais ils n'osent pas, ils craignent d'attaquer cet ordre puissant qui manie à son gré la société. Puis, l'ambition vient se joindre à la faiblesse. Ils veulent parvenir, ils veulent être élus ; et ils ne seront pas élus à moins que le clergé, qui n'est pourtant pas une puissance politique, ne les favorise. Ils voient l'opinion publique se corrompre de plus en plus, et au lieu de la diriger, ils préfèrent la suivre, préconiser même le régime de l'impuissance et de l'abaissement intellectuel, égoïstes et dociles instruments d'un pouvoir qu'ils abhorrent !

« Mais l'avenir, messieurs, l'avenir, vous n'y songez donc pas ! Vous comptez donc sans le réveil de la pensée qui sera d'autant plus terrible qu'elle aura été plus longtemps asservie ! Vous vous dites : ‹ cela durera bien autant que nous › ; et vous ne songez pas que c'est à vos enfants que vous préparez cet avenir que tout leur patriotisme sera peut-être impuissant à conjurer ! »

Ici, monsieur d'Estremont s'arrêta ; il était comme épuisé par le soulèvement de ses pensées : il tomba dans son fauteuil, la tête dans ses deux mains, et je crus entendre des sanglots. « Âme généreuse, pensai-je en moi-même, et demain peut-être victime de ton dévouement ! Tu verras s'entasser sur ta tête tous les orages des préjugés ; tu entendras mugir le fanatisme et la haine populaires ; tu ne pourras trouver nulle part dans ta patrie un asile contre la calomnie et la méchanceté. Mais rappelle-toi que la liberté de tous les peuples a toujours été le prix du sacrifice, et que le progrès ne marche qu'à travers les immolations qu'il fait sans cesse au bonheur de l'humanité. Rappelle-toi que la gloire n'est pas dans l'ambition, mais dans le dévouement, et que ce qui grandit l'homme, c'est encore moins l'esprit que le cœur. Que te font donc les déchaînements de l'ignorance et des passions fanatiques, quand les esprits libres de toutes les parties du monde s'élèvent pour applaudir au tien, et bénir ton sacrifice ? Allons, courage ! à toi l'avenir, à tes ennemis, le présent : lequel des deux devra le plus longtemps durer ? À toi la liberté offre une couronne ; à eux le mépris de tous les hommes garde un châtiment éternel. »

Je ne sais jusqu'où mes pensées m'auraient entraîné. Je ne songeais plus à l'heure, ou plutôt le temps semblait fuir dans mon imagination en ouvrant devant moi les immenses perspectives de l'avenir. Un silence morne régnait maintenant dans cette chambre où venaient de retentir tant d'éloquentes paroles, et où j'avais entendu un homme guidé seulement par sa foi à l'avenir, sans autre appui que sa conviction, faire le vœu solennel de vouer sa vie entière à l'affranchissement moral de sa patrie.

Nous demeurâmes tous deux, monsieur d'Estremont et moi, sous l'empire d'un recueillement profond où toutes les idées surexcitées à la fois se succédaient dans notre tête avec une rapidité vertigineuse. Nous songions, lui, à l'avenir sans doute, moi aux paroles que je venais d'entendre.

Enfin, je dus rompre un silence obstiné qui durait déjà depuis quelque temps, sans que nous nous en fussions aperçus, et m'approchant de monsieur d'Estremont :

— Monsieur, lui dis-je, je ne saurais vous témoigner assez l'estime profonde que je ressens pour votre caractère, ni vous faire entendre tous les souhaits que je forme en mon cœur pour votre généreuse entreprise. Je puis du moins vous rendre grâces de la confiance que vous m'avez témoignée, et vous prier de croire qu'elle m'honore autant qu'elle m'éclaire sur toutes les choses que je désirais connaître. Je vous quitte en emportant avec moi le souvenir d'un des plus heureux moments de ma vie : j'ai vu bien des choses héroïques, mais je n'avais pas encore eu le bonheur de contempler l'âme et les traits de la vertu politique s'immolant au devoir par amour des hommes et de la vérité. »

Pour toute réponse, monsieur d'Estremont me tendit sa main que je serrai avec une effusion toute nouvelle pour moi, et nous nous quittâmes, le cœur rempli sans doute des mêmes pensées, et des mêmes espérances pour le peuple dont je venais d'apprendre à pleurer les malheurs.

Troisième lettre

I

Montréal, 9 février 1867.

Mon ami,

J'ai longtemps tardé à vous écrire : j'ai voulu voir et connaître. J'ignorais, hélas ! que le désenchantement, que le dégoût viennent bientôt remplacer la curiosité dans l'examen des sociétés dégradées par le romanisme ; j'ignorais combien il est vrai que tous les vices découlent de l'ignorance, et j'ai ressenti tant d'horreur de cette milice de jongleurs sacrés qui se sont adjugé l'âme humaine comme un hochet ou comme une pâture, que j'ai presque oublié la pitié que je devais aux malheureux qui en subissent aveuglément l'oppression.

Est-ce donc là l'histoire des peuples depuis que les peuples existent ? Les hommes ne se sont-ils réunis en société que pour s'exploiter les uns les autres ? Donc, toujours le privilège. Au peuple, à la grande masse, l'asservissement moral après que les insurrections et le progrès ont détruit l'asservissement des corps ; à quelques-uns la domination, la domination par le préjugé, par le fanatisme, par la misère, par l'ignorance, à défaut de pouvoir politique. Hommes ! il vous faut des jougs à bénir, et des oppressions que votre aveuglement consacre. Vous aimez l'autorité qu'on appelle sainte ; et quand la liberté vient à vous, c'est toujours avec des bras ensanglantés, et comme une furie plutôt qu'une libératrice.

Ah ! je comprends aujourd'hui les excès des révolutions ; je comprends les bouleversements que fait un rayon de pensée franchissant cette masse d'obscurités de toutes sortes épaissies par les siècles ; je le comprends à la vue des abominations qui se commettent tous les jours sur cette terre infortunée du Canada. J'excuse, non plutôt j'absous, ces déchaînements populaires, furieux et impitoyables, dont le souvenir reste longtemps dans l'âme des oppresseurs, échelons sanglants, mais ineffaçables sur la voie du progrès. Si c'est une condition fatale pour l'humanité de ne pouvoir atteindre à ses destins que par des crises, eh bien acceptons-en la salutaire horreur, les barbaries nécessaires, moins odieuses que ces despotismes prolongés d'âge en âge qui font bien plus de victimes, quoique dans l'ombre, et qui ne servent qu'à perpétuer le règne de toutes les impostures.

Habitué dès mon enfance à vivre sous l'éclatante lumière de la civilisation, je croyais à peine aux crimes, aux forcenneries des siècles qui nous ont précédés ; je faisais une large part à l'imagination des auteurs... Hélas ! je me trompais ; je devais voir au Canada, en plein dix-neuvième siècle, autant d'indignités monstrueuses, autant d'absurdités que l'histoire en rapporte du moyen âge, moins les supplices, les autodafé, les tribunaux ecclésiastiques toujours ruisselants de sang ou de larmes.

Mais l'inquisition ! elle règne ici, elle règne souveraine, implacable, acharnée ; et elle régnera encore longtemps, compagne inséparable de l'igno-rance. Elle n'a plus de bûchers qui engloutissent des milliers de vies, mais elle corrompt et avilit les consciences. Elle ne contraint plus à l'obéissance par des tortures, mais elle exerce cette pression ténébreuse qui étouffe le germe de la pensée comme la liberté d'écrire ce qu'on pense ; elle manie et dirige partout ces instruments terribles, ces agents insaisissables qui attaquent les réputations, qui détruisent les caractères, et accablent sous la calomnie tout homme qui veut parler librement. Ne pouvant dompter la pensée, elle l'a pervertie. Ne pouvant faire taire cet immortel instinct qui est au fond de l'âme, et qui n'a d'autre aliment que la vérité, cale l'a faussé dans son essence, a détourné ses élans, l'a étouffé sous les appétit grossiers de l'intérêt individuel. Voilà ce qu'elle a fait et ce quelle fait tous les jours, incapable d'atteindre les corps, elle persécute les âmes, elle brise les carrières, elle apporte la misère et le découragement aux penseurs trop hardis qui veulent s'affranchir du méphitisme intellectuel où tout se corrompt.

Maintenant, qu'un homme s'élève, suffoquant de dégoût ou de honte ; qu'il se dresse en face de ce dieu des ombres, et, avec la conscience de la vérité, ose la dire au troupeau d'hommes qu'il tient asservis, aussitôt les anathèmes pleuvent ; son nom est livré à l'horreur, à la haine, sa vie entière à la rage du fanatisme, et son foyer, seule retraite où il cherche l'oubli des persécutions, retentit encore du bruit des imprécations qui le suivent partout.

Que de fois, poursuivi par le sombre tableau que m'a fait monsieur d'Estremont, et cherchant à m'arracher à l'affreuse réalité, je laisse errer mon imagination exaltée d'espoirs insensés, de visions fantastiques. Je jette, en rêvant, mes regards sur cette terre immense où, il y a deux cents ans, on ne sentait partout que le silence farouche des vastes solitudes. Des lacs sauvages, où l'image de l'infini se mêlait aux profondeurs muettes des vagues, gisaient au milieu des forêts, couchés sur le large flanc des montagnes, berceaux grandioses où passait le souffle de Dieu dans les orages. Une race d'hommes indomptables, au cœur de chêne, mêlés avec la nature et restés sauvages comme elle, marchaient en rois sous les ombrages des forets séculaires, respirant l'espace, fiers comme la liberté, inflexibles dans la mort.

Ils ne sont plus... Qui donc aujourd'hui les a remplacés ? Cette création gigantesque, suprême effort de la nature, n'est-elle donc plus pour un peuple de Titans ? Regardez au loin ces campagnes immobiles, enfouies dans le repos, où nul souffle n'arrive, d'où aucun souffle ne part. Le bonheur et l'aisance semblent y habiter... mais ce bonheur, cette tranquillité apparente, sait-on bien à quel prix on les achète ? Il y a des pays où l'ordre règne par la tyrannie des baïonnettes ; il y en a d'autres où la paix s'étend comme un vaste linceul sur les intelligences. Ici, point de révolte de la conscience ou de l'esprit brutalement subjugué ; point de tentative d'émancipation, parce qu'il n'y a ni persécution, ni despotisme visible. Les hommes naissent, vivent, meurent, inconscients de ce qui les entoure, heureux de leur repos, incrédules ou rebelles à toute idée nouvelle qui vient frapper leur somnolence. Dans ces pays, le bonheur pèse sur les populations comme la lourde atmosphère des jours chauds qui endort toute la nature. Ce calme est plus effrayant que les échafauds où ruisselle le sang des patriotes, car il n'est pas d'état plus affreux que d'ignorer le mal dont on est atteint, et, par suite, de n'en pas chercher le remède.

Oui, depuis vingt-cinq ans, une léthargie écrasante s'est appesantie sur les consciences : tous les fronts se courbent sans murmure sous la terreur cléricale. Pas une classe d'hommes qui ne soit dominée par la crainte ; aucune œuvre intellectuelle ; chaque essai de littérature tournant pitoyablement en flagorneries au clergé ; la presse épeurée, craintive, isolée quand elle veut s'affranchir, rampante et hypocrite quand elle peut conserver l'appui du pouvoir théocratique.

Ce spectacle ne se voit nulle part. Dans l'impériale Russie, les hommes se baissent sous le *knout;* un mot du *czar* omnipotent peut armer des milliers de bourreaux... Chez les Mongols, le Grand Lama, pontife et souverain, dispose à son gré des âmes et des corps. À Rome et dans l'Espagne, la catholique Espagne, vouloir s'affranchir du clergé, c'est s'insurger contre le gouvernement, ces deux choses étant inséparables, comme elles l'étaient pour toute l'Europe il y a trois cents ans ; et l'on vous jette dans les oubliettes, ou l'on vous fusille, ou l'on vous déporte ; par la crainte de la mort, des supplices, les hommes se soumettent. Mais en Canada, sous un gouvernement libre, dans ce pays où toutes les croyances sont légalement admises, où toutes les opinions ont droit de se produire, où tous les abus civils, politiques, cléricaux, peuvent être signalés et attaqués sans restreinte, rien ne saurait expliquer la couardise et l'arrogante hypocrisie de la presse obscurantiste, si l'on ne savait le charme qu'offre aux natures basses le pouvoir exercé au moyen de l'ignorance et de l'apathie de la masse.

Et cependant on se demande comment il existe une pusillanimité si générale, si profonde, si incurable. Quoi ! les flétrissures des hypocrites et des cagots

sont donc maintenant ce qui arrête les esprits libres dans l'accomplissement du devoir ? Quoi ! tout l'objet de la vie doit consister à ne pas se compromettre, à céder à l'envie, à redouter au lieu de combattre les méchants et les lâches ! Vous qui par vos lumières pouvez diriger l'opinion, vous préférez la suivre, quand elle est égarée, inconsciente, obscurcie ! Mais alors quelle est donc votre œuvre et votre but si vous pliez sous les menaces de vos adversaires, si vous évitez la lutte, si vous leur laissez le champ libre pour corrompre à l'envi l'intelligence du peuple ? Ignorez-vous que les concessions et les atermoiements sont autant d'armes contre vous-mêmes, en présence d'ennemis qui ne triomphent que par l'occulte terreur qu'ils répandent dans les âmes ?

Vous le savez. Il n'y a qu'une chose vivante en Canada, c'est le clergé ; il absorbe tout, politique, éducation, presse, gouffre immense et si profond que le désespoir s'empare des penseurs patriotiques. Eh bien il faut y descendre, il faut plonger la main dans l'abîme, et non pas s'arrêter sur ses bords. On ne transige pas avec l'absolutisme clérical, avec un ennemi qui ne vous épargne qu'à la condition que vous ne soyiez rien devant lui. Mais on l'attaque de front ; il faut savoir mourir quand on ne peut vaincre.

Vous dites : « À quoi bon se casser la tête contre un mur ? » À quoi bon ? le voici. À ouvrir la voie à ceux qui, venus après vous, l'auraient renversé. Mais vous n'avez vu là qu'un effort inutile, qu'une tentative insensée : vous avez craint le sacrifice, et vous l'avez réservé à la génération qui vous suivait, bien plus douloureux, bien plus difficile à accomplir. N'est-elle pas en droit de se plaindre ? Aujourd'hui, recueillez le fruit amer de ce funeste effroi d'une lutte sans trêve comme toutes les luttes de la vérité. Voyez : de tous côtés vos ennemis triomphent ; voyez l'affreux état d'une société que vous n'avez pas su protéger contre le jésuitisme. Partout trônent l'hypocrisie, l'intrigue, la malhonnêteté, le mensonge, toutes les turpitudes récompensées, toutes les abjections exaltées et glorifiées.

Mais ce n'est pas le moment de vous plaindre, petit groupe d'esprits ardents et convaincus qui voulez la lutte ; vos amis se sont trouvés dans des temps difficiles... À vous d'aller de l'avant, d'attaquer le mur par la base. Qu'il s'écroule sur vous, s'il le faut ! mais du moins vous aurez frayé le chemin à la jeunesse qui demande des exemples. Aujourd'hui, il n'est plus qu'une chose qui puisse sauver le Canada ; c'est le radicalisme ; le mal est trop grand et trop profond, il faut aller jusqu'aux racines de la plaie. Des demi-mesures n'amèneront que des avortements... Eh quoi ! ne sentez-vous pas, vous qui respirez à côté de la grande république, qu'il y a en vous une intelligence et un cœur, qui ne peuvent être l'éternelle proie des tyrans de la conscience ? Ne sentez-vous pas que l'humanité a une autre voie à suivre que celle où la jetait le moyen âge, qu'il y a d'autres noms à invoquer que celui de l'Inquisition, une ambition plus noble à nourrir que celle de sycophante des vieux préjugés ? Préférez-vous être les instruments dociles d'un ordre ambitieux à la gloire de guider votre pays ?...

Mais que disais-je ?... où retentira cet appel suprême peut-être étouffé déjà sous les imprécations ?... Hélas ! il n'y a plus de jeunesse en Canada. Je regarde autour de moi, je vois des visages froids qui s'observent, qui s'épient, qui se masquent, physionomies déprimées où règne l'empreinte d'une lassitude précoce, où se lisent les convulsions de la pensée qui cherche à se faire jour, et qui meurt dans l'impuissance.

Vous voilà, jeunesse canadienne, telle que vous ont faite les Jésuites et leurs suppôts depuis vingt-cinq ans.

À force de vous prêcher la soumission, ils en sont rendus à vous la faire bénir ! Impatiente de leur joug, vous le défendez, vous l'exaltez dans les journaux, cherchant un sourire du maître que vous vous êtes donné vous-même, au lieu de braver sa haine qui serait impuissante, si vous saviez vouloir.

II

Mais il est temps sans doute de donner des exemples de la profonde abjection dont le dégoût m'a inspiré l'imparfait tableau. Plongeons dans ces ténèbres ; rappelons les plus stupides théories du Moyen-Âge, les plus farouches diatribes des moines ignorants et fanatiques ; retraçons toutes ces horreurs à peine couvertes par le flot des révolutions modernes, et voyons si les théocrates n'ont pas toujours été et ne seront pas toujours l'ennemi de l'esprit humain. Si les faits ont une éloquence brutale, vous me saurez gré du moins de vous y avoir préparé, et vous jugerez ensuite si j'ai pu aller au-delà de la vérité, à moins que vous n'ayiez pas le courage de poursuivre jusqu'au bout.

Vous n'avez pas oublié sans doute le nom d'une société littéraire que je vous ai signalée dans ma dernière lettre, après mon entrevue avec monsieur d'Estremont. Cette société fondée à Montréal en

1844, avait pris le nom « d'Institut canadien », et pour devise « *Altius tendimus.* » C'était à peine au sortir de l'insurrection de 1837-38. C'était au sein des trahisons nombreuses des chefs patriotes dont l'Angleterre achetait le concours avec des honneurs. Le clergé dévoué au pouvoir, comme toujours, achevait d'anéantir les dernières résistances des esprits indépendants et fiers. Déjà se dessinait à l'horizon la noire cohorte des ordres religieux s'avançant à la conquête des âmes, c'est-à-dire à l'abaissement des caractères. Alors quelques jeunes gens, nourris à l'école du passé, se cherchèrent au milieu des ténèbres qui commençaient à envahir leur malheureuse patrie ; ils apportaient un fonds commun de libéralisme et de dévouement à la cause du progrès ; ils se réunirent dans une étroite masure de la rue Saint-Jacques, à Montréal, et là se constituèrent en société sous le nom d'Institut-Canadien, afin, comme ils le déclarèrent dès leur première séance, « de chercher la force qui naît du travail commun, de s'instruire, et de s'habituer à la parole an moyen de la discussion. »

Le but et l'objet définis, ces jeunes gens, au nombre de deux cents, jadis isolés et presque inconnus les uns aux autres, inaugurèrent les premiers le système des conférences publiques, et des discussions libres sur tous les sujets politiques et littéraires. Ils formulèrent une déclaration de principes de la plus complète tolérance religieuse, et affirmèrent n'avoir qu'une volonté, celle de promouvoir le progrès sous toutes les formes. Dès l'origine, l'Institut canadien échappait donc à la domination théocratique, à tout contrôle extérieur sur ses actes et délibérations, à l'inquisition qui déjà scrutait, et étreignait les familles dans un cercle d'intrigues.

Dix ans passèrent. La salle étroite, basse, pauvre, de l'Institut canadien, était devenue une tribune publique, d'où jaillissaient les idées réformatrices, ce brandon paisible qui, en agitant profondément les masses, ne détruit rien que les abus et perfectionne les institutions. Treize des vaillants jeunes gens qui avaient présidé à la fondation de l'Institut étaient maintenant des députés au parlement canadien. Réunis, côte à côte, ils formaient cette petite phalange hardie qui attaquait tous les privilèges, tous les vices de l'organisation sociale, judiciaire, et politique. Ils voulaient

1 L'abolition de la tenure seigneuriale ;
2 L'élection des membres du Conseil Législatif, jusqu'alors instrument du pouvoir ;
3 La décentralisation du pouvoir judiciaire ;
4 L'élection de la magistrature ;
5 Le suffrage universel ;
6 Le scrutin secret ;
7 L'éducation aussi répandue que possible ;
8 La représentation basée sur la population ;
9 L'abolition de la dîme ;
10 L'annexion aux États-Unis ;
11 La sécularisation des réserves du clergé ;
12 L'abolition des pensions payées par l'État ;
13 La codification des lois ;
14 L'établissement du système municipal ;
15 La réforme postale ;
16 L'élection de tous les fonctionnaires importants ;
17 Le libre échange et la libre navigation des fleuves ;
18 La réunion du parlement à des époques fixes chaque année ;
19 L'établissement de fermes modèles ;
20 La réduction des droits sur les articles de consommation ;
21 La colonisation des terres incultes.

Ce programme que j'ai recueilli dans les manifestes des candidats libéraux à leurs constituants de 1854, et dans le journal *l'Avenir,* fondé par eux en 1848, et tombé quatre ans après sous les forces réunies du clergé, du pouvoir, et de la trahison, comportait toute une réforme dans l'ordre social, et un avenir plein de grandeur pour la jeune colonie.

C'en était trop déjà pour l'ombrageux despotisme des vautours de la pensée. Quoi ! la jeunesse échapperait à l'autorité de l'Église qui, en sa qualité de gardienne infaillible de la foi et des mœurs, doit avoir la direction absolue des sociétés ! Quoi ! il se formerait une institution, fût-ce la plus catholique de toutes les institutions, qui oserait agir sans se mettre sous le contrôle immédiat du clergé, qui discuterait des questions de tous genres, et formerait des hommes publics, sans en avoir obtenu la permission de l'évêque ! Mais à quoi sert donc d'accaparer l'enfance à son berceau, de conduire, la main haute, les écoles et les institutions des campagnes, d'être les maîtres absolus de l'instruction secondaire, de s'immiscer à tout instant dans la politique, de posséder des collèges fondés dans le seul but de faire des prêtres, et de façonner toutes les générations à la soumission aveugle envers l'autorité ecclésiastique, si un groupe de jeunes gens, n'ayant d'autre but que d'être utiles, se mêlent d'éclairer le peuple, d'affranchir l'éducation, d'inspirer le patriotisme et l'esprit d'indépendance ? À quoi sert donc de proclamer sans cesse que l'ignorance est un bonheur, que tous les abus sont sacrés parce qu'ils proviennent du pouvoir, que les citoyens qui veulent la guérison des maladies sociales sont autant de révolutionnaires furibonds, s'il se trouve des hommes, méconnaissant ces doctrines sacrées, qui osent conseiller au peuple de s'en affranchir, de réclamer des réformes, et de leur confier des mandats politiques ?

Alors on vit se déchaîner l'orage du fanatisme, de toutes les servilités cupides, et le torrent sourd de la calomnie échappé du haut des chaires et s'épanchant à flots intarissables dans le sein des familles. Alors commença une croisade acharnée, impitoyable, contre l'institution qui avait formé cette jeunesse intrépide ; les églises retentirent d'anathèmes, et la foudre sainte commença de gronder sur toutes les têtes qui se dressaient encore dans la déroute des intelligences.

On eut peur. L'occulte puissance du clergé répand toujours une terreur indomptable. Résister à un ennemi qu'on ne peut atteindre, braver l'ignorance nourrie de préjugés et si docile à la haine, entendre qualifier d'infamies et d'impiétés les actes les plus justes et les plus utiles, se fermer l'avenir au début de sa carrière ; avoir devant soi toute une vie de luttes contre la méchanceté, contre la mauvaise foi, contre la stupidité féroce de l'intolérance, c'était plus qu'il n'en fallait pour décourager plusieurs de ces jeunes gens qui voulaient bien de l'avancement de leur patrie, mais qui n'étaient ni assez convaincus ni assez forts pour accepter le fardeau du progrès. Aux premiers cris des fanatiques, ils lâchèrent pied dans le sentier difficile du devoir, dans l'écrasante entreprise de la régénération d'un peuple. Les concessions commencèrent, l'intrigue joua ses mille ressorts, la crainte comprima l'élan, et enfin de faiblesses en faiblesses, on descendit aux lâchetés, au reniement des principes, à la honteuse dénégation de ses opinions et de ses actes.

Dès lors commença une ère de turpitudes misérables ; le cynisme du mensonge et de l'hypocrisie s'étala orgueilleusement et triomphalement. On ne chercha plus à éclairer le peuple, mission périlleuse, mais à le tromper, chose toujours facile. On apostasia, on trahit, on recula, on baisa, afin de l'apaiser, la main qui s'appesantissait sur tous les fronts. En même temps, les jésuites, qui venaient de bâtir un collège à Montréal, répandaient déjà partout le noir essaim de leurs agents ; leurs mielleuses paroles attiraient la jeunesse confiante, les familles se livraient à eux, leurs confessionnaux toujours ouverts suintaient d'innombrables secrets, d'intrigues infatigables ; l'œuvre était complète, et le voile de l'obscurcissement un instant soulevé s'alourdissait de nouveau mur les esprits.

Le drapeau de *l'Avenir* tombé, faute d'une main pour le soutenir, le libéralisme étouffé à son berceau, la politique déchue en une dissimulation dégradante, que restait-il pour l'honneur de la pensée et la sauvegarde de l'indépendance ? Il restait l'Institut canadien, dernier refuge de quelques caractères non encore abattus ni souillés.

Ici, je m'arrête ; je ne puis résister au désir de peindre deux hommes échappés à la lave bouillante des persécutions, debout parmi les débris du libéralisme, semblables à l'écueil blanchi par l'écume des flots qu'il vient de briser. Tous deux ils sont morts, et avec eux le secret de leur vertueuse audace ; l'un, emporté par la fougue même de ses passions politiques ; l'autre, brisé par les fatigues de la vie, par les émotions d'une lutte sans trêve qu'il soutenait seul, seul ! contre les ministres de l'abâtardissement du peuple. L'un, puissant orateur, personnification orageuse, brûlante, de l'éloquence tribunitienne ; colosse de taille et d'énergie, dont la voix ; comme celle de Danton, faisait bondir le cœur des masses, taire les frémissements de l'impatience et de la colère, étouffant tous les bruits que soulevait en vain la rage des envieux et des persécuteurs. Quand il apparaissait devant le peuple, le peuple se taisait ; et quand il avait parlé, l'enthousiasme et les applaudissements éclataient en délire. Sa grande voix dominait tout ; on eût dit que la nature l'écoutait soumise ; le feu de son éloquence passionnée entrait dans les âmes comme si une étincelle magique, les frappent toutes à la fois, les eût entraînées et confondues dans la sienne.

Il parut peu de temps à la grande tribune populaire ; mais ce fut assez peur que les rugissements du lion se fissent entendre longtemps à l'oreille des oppresseurs.

Cet homme se nommait Joseph Papin. L'autre, et c'est ici que je contemple avec une effusion douce la physionomie du plus désintéressé, du plus vertueux, du plus fidèle et du plus persévérant ami de la liberté, s'appelait Éric Dorion.

Tout au contraire du premier, petit, faible, maladif, étiolé, il ne semblait tenir à l'existence que par un mystère, ou plutôt il ne vivait pas de sa vie propre, mais de celle du peuple dont il s'était pénétré en l'échauffant. Il parla jusqu'au dernier jour aux assemblées qu'il aimait tant à réunir, car il n'avait qu'une pensée, qu'un sentiment, qu'un amour, l'instruction du peuple ; et quand on l'emporta, frappé subitement au cœur, il parlait encore. La mort, combattant sur ses lèvres la parole expirante, seule avait pu le vaincre, et éteindre sa pensée. Il mourut dans une campagne solitaire, presque sauvage, au milieu des colons qu'il avait lui-même guidés et armés de la hache du défricheur.

Quand les trahisons et les lâchetés de toutes sortes condamnèrent le libéralisme à n'être plus qu'un mot trompeur, qu'un vain souvenir d'autrefois, lui seul combattit encore dans la presse les efforts de l'obscurantisme, et créa une population libérale au sein des forêts qu'il avait ouvertes à la civilisation. Sa vie entière s'exprime par un seul mot, dévouement, et sa mort par un autre mot, espérance. Une seule larme, sur sa tombe, amis du libéralisme ! son cœur est encore chaud sous la froide pierre, et le ver rongeur n'en détruira jamais la noblesse, l'élévation, la pureté, qui resteront comme le parfum de sa vie.

III

Avant d'exposer à vos yeux le désolant tableau de la chute du libéralisme en Canada, je désire faire un retour sur un passé encore récent, et citer un fait, un seul, pour indiquer l'état des esprits, le degré de civilisation du peuple, l'hypocrisie sans ménagement de ceux qui l'exploitaient à leur profit.

C'était en 1856. Il s'agissait de réformer l'éducation sectairienne exclusiviste qui, dès l'âge le plus tendre, pénétrait les enfants des haines de race et de religion. Les écoles étaient séparées en deux camps, les unes protestantes, les autres catholiques ; et quoique le gouvernement les subventionnait toutes, il naissait de ce système un grand nombre de désordres, d'injustices, et de plaintes envenimées, tous les jours, par les luttes de partis. Ainsi, les catholiques du Haut-Canada, qui étaient en minorité, se plaignaient que leurs écoles ne recevaient pas tous les fonds qui leur étaient votés par les chambres ; et ceux du Bas-

Canada, qui y dépassaient de beaucoup le nombre des protestants, réclamaient sans cesse contre le montant trop élevé des subventions accordées à ceux-ci. Cette anomalie, outre son caractère d'intolérance sans but, amenait souvent des collisions violentes toutes les fois qu'était soulevée la question d'éducation, tandis que les enfants, de leur côté, n'avaient rien de plus pressé, en sortant des écoles, que de s'attaquer par troupes dans les rues, aux cris de protestants et de catholiques, et de s'écharper avec bonheur, pour recommencer le lendemain,

Afin de faire cesser ce déplorable état de choses, et rendre à l'éducation sa mission véritable qui est de former à l'amour de la patrie, au sentiment des choses utiles et grandes, au développement libre de l'intelligence, Joseph Papin présenta au parlement, le 5 mai 1856, une résolution dont voici la teneur :

1 « Il convient d'établir dans toute la Province un système général et uniforme d'éducation élémentaire, gratuite, et maintenue entièrement aux frais de l'État, au moyen d'un fonds spécial créé à cet effet. »

2 « Pour faire fonctionner ce système d'une manière juste et avantageuse, il est nécessaire que toutes les écoles soient ouvertes indistinctement à tous les enfants en âge de les fréquenter, sans qu'aucun d'eux soit exposé, par la nature de l'enseignement qui y sera donné, à voir ses croyances religieuses violentées ou froissées en aucune manière. »

Par cette résolution, on le voit, Papin voulait assimiler l'instruction en Canada au système que suivent les États-Unis, et qui leur a valu d'être le peuple le plus éclairé et le plus libre de la terre.

L'instruction est la nourriture et la sauvegarde des peuples : aux États-Unis elle est la base de l'État. On y a reconnu l'homme pour ce qu'il est, pour un être intelligent, dont il faut cultiver la raison pour qu'il puisse remplir sa mission sur la terre. Or, la culture de la raison, c'est l'instruction libre, celle qui respecte également toutes les croyances. On ne confie pas les enfants à un instituteur pour en faire des prosélytes, mais pour en faire des citoyens ; on ne forme pas, on n'élève pas l'esprit, à moins de lui inspirer le respect de la conscience, le sentiment de sa propre dignité. Ce qui a rendu l'Union Américaine victorieuse de la terrible rébellion du Sud, c'est l'instruction. Croit-on qu'elle eût fait tant de sacrifices, si ses enfants, citoyens éclaircis, hommes libres et pensants, n'eussent compris toute la grandeur d'un principe ? Croit-on qu'ils eussent combattu pour ce principe s'ils avaient été, dès leur jeune âge, abêtis, aveuglés, trompés, incapables de concevoir et de vouloir les destinées de leur pays ?

Cherchons dans l'histoire les peuples qui ont donné les plus grands exemples d'héroïsme, de grandeur morale, d'élévation, qui ont le plus longtemps conservé leur liberté, qui ont été les plus prospères ; ce sont ceux qui étaient le plus éclairés ; et comme les lumières engendrent la tolérance, l'égalité, l'émulation pour le bien commun, il s'en suit que tous les efforts se tournent vers la prospérité de la patrie, au lieu de se consumer en haines réciproques, en guerres intestines, causes de tant de retards dans l'acheminement au progrès. D'un autre côté, quels sont les pays où règnent le despotisme, l'impuissance, la misère, la décadence, si ce n'est ceux où l'on ne prend aucun soin de l'instruction des peuples, où on les retient à dessein dans l'ignorance, qui est le premier soutien de la tyrannie.

Mais ce sont là des lieux communs. Venons au Canada ; voyons quelle indifférence, quel méphitisme intellectuel a produit le système d'éducation établi pour l'éternisation du pouvoir théocratique. D'abord, les écoles, les écoles primaires ne sont pas libres, puisque l'intolérance y est consacrée en fait et en principe ; les instituteurs ne sont pas libres, puisqu'ils sont sous la férule de chaque curé de village qui dirige l'école à son gré, et auquel il faut bien se soumettre, si l'on veut échapper à la persécution, au dénigrement, et la porte de son modeste gagne-pain. Les collèges ne sont pas libres, oh ! encore bien moins, puisqu'ils sont conduits tous, tous, par le clergé qui en bannit la plupart des œuvres intellectuelles, s'ingénie surtout à prêcher la soumission, à abêtir, aveugler, la jeunesse, à lui inspirer la haine de tous les progrès en lui disant sans cesse que l'humanité est en décadence, parce qu'elle s'affranchit sous toutes les formes, et commence à connaître et à glorifier la puissance de la raison.

Voyez-moi ces rhétoriciens à moitié enfroqués qui sortent de ces pieux collèges. Quels sots prétentieux, quels ignorants intrépides ! Et pourquoi pas, intrépides ? Ne sont-ils pas nourris à l'école de l'absolutisme ? ne sont-ils pas certains de la vérité que tous les grands esprits cherchent depuis si longtemps et qui ne leur coûte, à eux, d'autres efforts que cinq ou six *mea culpa* par jour, et beaucoup de génuflexions ? Aussi, ne raisonnez pas avec ces produits-là ; il faut croire ou nier ; croire, sans savoir pourquoi ; nier, sans raison.

Et toutefois on se sent pris de pitié ; on se dit : « Voilà cependant un être qui serait intelligent s'il n'avait pas été abruti dès l'enfance par les momeries de culte extérieur qui sont comme la grimace de la religion.

Qu'est-ce en effet que toute l'éducation des collèges cléricaux ? Un apprentissage à la soutane. On n'y a jamais fait et on n'y fera jamais des hommes. On y habitue les jeunes gens à la pratique de servilités et de gestes ridicules qui de plus en plus leur rapetissent l'esprit ; on y passe les trois-quarts de la vie à genoux, dans l'adoration de l'autorité ; on y a le cerveau farci de cet amas de principes sans nom ni sens que la théocratie a entassés à son usage. On y enseigne à détester toute liberté de l'esprit, à traiter d'incrédules ceux qui raisonnent, et d'impies ceux qui veulent d'autres bases à leurs croyances que des conventions. Au lieu de vous éclairer, on vous anathématisera, si votre esprit ne peut se payer de subtilités scolastiques ; et lorsqu'on a ainsi dépravé et faussé l'intelligence, on vous lance un jeune homme dans le monde, bouffi de préjugés, croyant avoir tout appris de ses maîtres, se trompant sur tout sans en convenir, déraisonnant d'une façon monstrueuse tout en citant des syllogismes entiers de Port-Royal, fermant son esprit au sens commun, et vous traitant enfin de blasphémateur, lorsqu'il est à bout de citations, ou lorsque votre raison l'a convaincu de son ignorance.

Suivez-le maintenant dans ce monde qu'il ne connaît pas, ou dont on lui a donné les plus absurdes idées. N'ayant d'autre avenir que deux ou trois carrières, les seules que lui permette d'embrasser le genre d'éducation qu'il a reçu, il lui faut lutter contre les difficultés d'un long et pénible début, souvent contre sa propre incapacité, plus souvent encore contre l'encombrement qui envahit les professions. Ce que je dis ici de ce type pris au hasard, je le dis du grand nombre. Fils pour la plupart des cultivateurs de la campagne qui ont payé à grands frais une éducation classique qui leur est plutôt un fardeau qu'un avantage, ils se répandent à profusion dans les villes, y languissent pauvres et accablés, se font recevoir avocats ou médecins, et végètent encore de longues années, inutiles à la société qui voit leur misère, inutiles à l'état qui ne saurait se servir d'eux, inutiles à eux-mêmes, et finissant enfin par croupir dans l'oisiveté, fruit d'une existence déplacée, ou dans le vice, fruit de la détresse.

Peu studieux, adonnés souvent à la boisson, parce qu'ils vivent dans des villes monotones où rarement l'occasion leur est offerte de se livrer à un plaisir intelligent, ils finissent par tomber dans une atrophie intellectuelle qui leur enlève jusqu'à l'idée même de chercher un remède à leur position. Ils ne font que tourner dans un petit cercle d'intérêts individuels ; tout se résume pour eux dans une phrase consacrée et banale : « Nos institutions, notre langue, et nos lois. » Mais les grands principes généraux de civilisation qui sortent de ce cadre, ils semblent ne pas seulement s'en douter. À quoi donc peuvent-ils prétendre en s'attachant opiniâtrement à des institutions surannées qui arrêtent tout essor vers le progrès social, à des idées d'un autre âge qui ne peuvent convenir au sol de la libre Amérique ?

Leurs institutions ! elles sont déjà pour la plupart effacées ou détruites par la force des circonstances, et par les exigences d'une constitution politique qui leur est inconciliable. Leur langue ! eh ! que font-ils pour la conserver et la répandre ? Comment se préparent-ils à lutter contre les flots envahissants de l'anglification ? Divisés, sans cesse armés les uns contre les autres dans la presse, ils s'injurient, se jalousent, s'épient, se diffament, et s'arrêtent mutuellement dans toute tentative d'affranchissement moral. Inondés de toutes parts, ils restent contemplateurs passifs du sort qui les menace, et contre lequel ils n'emploient que des mots sonores. Pourquoi ces grands noms de nationalité, de langue, si vous n'en cultivez que le prestige, propre seulement à illustrer des souvenirs que les hommes et les choses effacent de plus en plus ? quel contrepoids voulez-vous mettre à l'invasion des races étrangères, vous qui ne savez pas grandir en même temps qu'elles ?

Et comment vous préparez-vous à lutter pour l'avenir de tout un peuple vous qui ne savez pas assurer le vôtre contre une honteuse indifférence, et qui tremblez sous le joug d'un pouvoir théocratique auquel vous livrez votre pays en échange de quelques faveurs ?

IV

Que dirai-je maintenant de l'éducation des jeunes filles ? Même, chose partout. Le couvent remplace ici le collège ; les principes et le but sont identiques. Mais comme les femmes sentent plus qu'elles ne raisonnent, et qu'elles ont cet avantage sur nous de sentir mieux que nous ne raisonnons, elles peuvent ainsi mieux juger des choses. Mais en revanche, la vie claustrale, le régime abstrait des maisons religieuses, leur séparation complète du dehors, la compression des élans ou leur absorption dans l'inflexibilité de la règle, contribuent beaucoup à leur donner une timidité excessive et des idées inexactes.

Je parle ici de la jeune fille des villes, de celle qui reçoit une instruction quelconque ; car il est bien entendu qu'à la campagne, c'est autre chose ; et malgré que je ne connaisse presque pas de paroisse où il n'y ait un couvent, richement construit par les habitants de cette paroisse, cependant, j'en suis encore à trouver, parmi toutes leurs élèves, une seule qui ait appris autre chose qu'à lire, et à écrire incorrectement le français.

L'instruction qu'on reçoit dans ces couvents est pitoyable. J'ai assisté à un examen public de l'un d'eux à quelques milles de Québec. On a fait épeler pendant une heure ; la deuxième heure, toutes les élèves, grandes et petites, se réunirent et chantèrent en chœur les chiffres, un deux, trois, jusqu'à neuf ; la troisième heure, les grandes déclamèrent des prières, et les petites chantèrent des cantiques ; après cela, la Supérieure annonça aux parents que l'examen était fini, et les parents s'en allèrent pleins d'orgueil d'avoir des enfants si instruits et si capables de subir cette difficile épreuve.

Venons maintenant à la jeune Canadienne au sein de sa famille, dans ses relations avec le monde, affranchie du couvent, et telle que la font ses mœurs, son entourage, ses liaisons, ses habitudes.

Élevée dans une grande liberté d'elle-même, la Canadienne a cependant un fonds de principes solides qu'elle n'abandonne jamais, et dont elle fait la règle de sa conduite. Elle laisse peu de place à l'empire des passions sur le jugement ; elle songe de bonne heure à avoir une famille à diriger, et elle se forme sur l'exemple de sa mère. C'est ce qui fait qu'elle possède à un si haut degré toutes les vertus domestiques. Même dans l'âge des illusions elle est quelque peu soucieuse, et ne s'abandonne pas à un penchant sans le raisonner beaucoup et de bien des manières ; et si elle voit qu'elle a tort, elle cédera à la voix de la raison. Il est rare de trouver mieux que chez elle l'amour filial, cette vertu qui prépare, d'une manière si touchante, à l'amour maternel. Devenue épouse, elle se concentre dans son intérieur, et semble n'avoir plus qu'un devoir à remplir, celui de veiller à sa nouvelle famille. Elle est pieuse et se conduit rigoureusement d'après les avis de son confesseur qui, trop fréquemment, remplace l'éducation maternelle, et dont la direction sans contrepoids est sujette à trop d'abus. Combien de jeunes filles sont ainsi mises en garde contre des dangers qu'elles ne soupçonnaient même pas, et qu'elles exagèrent dès qu'elles les connaissent ! triste fruit d'une soumission trop crédule ! Il vaudrait bien mieux ne pas leur faire croire à tant de mal, ne pas rendre la société plus méchante qu'elle n'est, afin de ne pas fausser leur esprit qui a besoin plutôt de recevoir des impressions douces, tout en étant muni suffisamment contre les véritables dangers qu'il peut courir.

Une mère sait éviter tous ces écarts : elle apporte sa propre expérience pour guider sa fille dans tous les pas qu'elle a elle-même parcourus ; elle connaît ce qui convient à chaque développement successif de l'âme de son enfant ; elle connaît tous les refuges contre les périls, et tous les tempéraments de la vertu. Elle ne paraîtra pas à tout propos comme un censeur intraitable toujours en guerre avec la société, mais comme un Mentor doux et conciliant, qui, sans rien ôter au vice de sa difformité, saura conserver à la vertu sa douceur et son charme. Elle ne commencera pas dès l'abord par effrayer son enfant sur tout ce qui l'entoure, afin de l'aveugler également sur toutes choses, mais elle l'instruira, de ce qu'il lui importe de connaître, avec ce langage délicat d'une mère qui sait épargner à l'âme pudique de sa fille les choses

qu'elle doit à jamais ignorer. Enfin, elle la préservera contre les périls et les vices, en développant en elle les vertus qui en sont le contrepoids, l'amour filial, la confiance affectueuse, le sentiment du devoir, plutôt qu'en remplissant son âme de craintes puériles qui, une fois disparues, ne laissent plus de place à la vertu, ni au souvenir des bons exemples.

Il y a une bien grande différence entre la jeune Canadienne et la jeune Anglaise qui habite la même ville, et qu'elle coudoie tous les jours. Celle-ci transporte en Canada l'esprit hautain et la raideur intraitable qui forment l'élégance en Angleterre. Pour elle, le Canada n'est pas une patrie, dût-elle y être née, et ses parents et ses grands-parents de même ; elle a horreur de se croire fille ou sœur de colon, et dira toujours en parlant de l'Angleterre « *Home, home !* » Elle affecte de dédaigner la Canadienne, « cette fille de la race conquise. » Ses père et grand-père, qui, pour la plupart, appartenaient à cette armée d'aventuriers qui envahirent le Canada après la conquête, lui ont transmis cet esprit prétentieux qui les faisait se croire les dominateurs plutôt que les compagnons d'un peuple dont ils venaient partager la fortune, sans pouvoir en admirer le long héroïsme, ni respecter le courage malheureux. C'est pour cela qu'il y a une démarcation tranchée dans les goûts, dans les idées, entre les jeunes filles d'origine différente, une démarcation que rien ne pourra franchir, tant que le Canada ne sera pas devenu une nation.

Mais nous voici loin de la résolution de Joseph Papin, et de la brûlante polémique qu'elle excita dans la presse, et qu'elle y excite encore aujourd'hui toutes les fois que l'opinion publique y est ramenée par les circonstances. Que d'accusations de perversité, d'impiété, d'athéisme même, ont été lancées depuis dix ans contre tous ceux qui ont essayé de réformer le système d'instruction, d'en élever le niveau eu l'affranchissant ! On n'admet pas en Canada que rien se fasse sans la religion ; il faut que le clergé soit partout, que l'État ne soit qu'une chose secondaire traînée à la remorque de l'Église, et lui étant assujettie, conformément à cette ancienne doctrine de la papauté ce que les empires et les peuples ne sont que le domaine de Rome. C'est pourquoi rien ne s'entreprend sans que le clergé n'y ait de suite la haute main, ou ne cherche à y établir son influence, et de cette influence, j'ai assez fait voir les résultats, pour que je ne m'y arrête pas davantage.

La motion de Papin fut rejetée ; mais en revanche, bon nombre d'articles du programme libéral avaient reçu la sanction des chambres, entr'autres : La tenure seigneuriale était abolie ; le conseil législatif rendu électif ; le pouvoir judiciaire décentralisé ; l'éducation quelque peu réformée ; la codification des lois entreprise, le système municipal établi ; le parlement convoqué annuellement ; des fermes-modèles instituées, et les terres incultes ouvertes à la colonisation.

L'œuvre des « rouges » comme on appelait la petite phalange des libéraux, était à moitié accomplie : en peu de temps ils avaient obtenu de grands résultats.

Restaient encore d'importantes réformes à poursuivre ; elles furent abandonnées comme trop hâtives, et dès lors commença la décadence du parti libéral. La « résolution » de Papin avait été le dernier cri jeté par les esprits indépendants ; désormais la politique allait dégénérer en une lutte de personnes, en substitutions de ministères, en querelles d'administration. Une autre époque s'annonçait, époque d'affaiblissement, de concessions, de reculades, en même temps que grandissait le jésuitisme et que les intelligences s'assoupissaient. Ce n'est pas que pendant cette époque qui dure encore, il n'ait apparu de temps à autre quelques belles figures, quelques types saillants ; mais le parti libéral n'avait plus de but ; son programme était répudié par le Pays, nouvel organe qui avait pris la place de l'Avenir en 1852 ; la désorganisation était dans ses rangs ; aucune idée qui rattachât les fractions isolées du libéralisme, et par suite aucun but commun, aucune concentration d'efforts.

Je citerai encore l'honorable L. A. Dessaules, le plus rude champion des idées libérales proscrites, le vigoureux polémiste qui, pendant trois ans, a joué le plus grand rôle dans la presse, et l'un des plus utiles dans la Législature. Je ne fais que le mentionner en passant, parce que bientôt nous allons le voir figurer dans les luttes de l'Institut avec le cagotisme et l'intolérance, et soutenir dans ses écrits pleins de sarcasme et de logique invincible, les droits de la raison outragée. C'est à lui que l'Institut doit en grande partie sa force et l'éclat dont il brille aujourd'hui.

C'est au milieu de ces événements, et à mesure que disparaissaient les principes pour faire place aux expédients, que l'on vit tout-à-coup surgir de nouveau l'Avenir, mais non plus cette fois l'organe du parti libéral reconnu, mais de quelques hommes avancés, véritables pionniers du radicalisme, qui ne s'effrayaient pas de la ligue puissante du clergé avec toutes les ambitions serviles, mais qui voulaient aller droit à la masse, et la secouer de sa torpeur. Le nouveau journal apparaissait avec un programme plus large, mieux défini, plus fécond que le précédent. C'étaient encore des membres de l'Institut qui le fondaient, entr'autres

Monsieur Blanchet, qui ne tarda pas à en devenir le rédacteur. Comme on le voit, l'histoire de l'Institut est celle du libéralisme en Canada depuis vingt ans. Jamais il n'a failli à sa mission, et bientôt on va le voir, au milieu des tempêtes soulevées autour de lui, rester inébranlable, quoique isolé, et se maintenir intact, malgré le redoublement des persécutions.

Avant de continuer le récit des événements qui vont suivre, je désire rapporter tout au long le programme du second « Avenir », tel qu'il fut formulé en 1856.

1 Abolition du prétendu gouvernement responsable. Gouverneur électif directement responsable au peuple, et choisissant les chefs de départements, avec ou sous le contrôle de la Législature, suivant la pratique établie dans la république américaine.
2 Chefs de départements uniquement occupés des affaires de ces départements, sans pouvoir intervenir dans la législation.
3 Chaque membre du parlement pouvant prendre l'initiative de toute mesure législative quelconque.
4 Abolition du Conseil Législatif, jusqu'à l'indépendance du Canada.
5 Défense à tout représentant du peuple d'accepter

du gouvernement aucune charge lucrative pendant la durée de son mandat.

6 Élection des députés à une époque fixe, et tous les deux ans.

7 Convocation annuelle du parlement, à époque fixe.

8 Élections au scrutin secret. Tous officiers municipaux, tels que greffiers, régistrateurs, shérifs, coronaires, magistrats, *recorders*... électifs ; les maires de chaque localité officiers rapporteurs de droit.

9 Liste des jurés préparée par les conseils municipaux de comté ou de paroisse, et les jurés indemnisés pour leurs services.

10 Fonctionnaires prévaricateurs et malversateurs justiciables des tribunaux ordinaires.

11 Siège du gouvernement fixe d'une manière permanente.

12 Décentralisation judiciaire ; codification des lois, simplification de la procédure civile, réduction des frais de justice.

13 Séparation de l'Église d'avec l'État.

14 Abolition entière de la Tenure Seigneuriale. 15°. Abolition de la dîme.

16 Revenus des réserves du clergé consacrés au soutien de l'éducation.

17 Réduction des dépenses publiques. Salaire du Gouverneur réduit à $4,000, y compris son logement. Réduction du nombre des buralistes.

18 Établissement de banques de crédit foncier.

19 Abolition du douaire, des rentes foncières non rachetables, et des substitutions.

20 Réciprocité complète du commerce avec les États-Unis ; libre navigation du Saint-Laurent et des canaux pour les navires de toutes les nations.

21 Importation en franchise des articles de consom-

mation indispensables.

22 Loi spéciale livrant la construction des chemins de fer aux compagnies particulières seulement.

23 Loi pour empêcher l'absorption des propriétés en mainmorte.

24 Abolition des pensions payées par l'État.

25 Réforme de l'éducation, en la délivrant des nombreuses entraves qui retardent son progrès. Écoles subventionnées par l'État et dépouillées de tout enseignement sectaire.

26 Encouragement de l'agriculture.

27 Abolition des privilèges de toute espèce ; droits égaux, justice égale pour tous les citoyens.

28 Organisation de la milice, comme aux États-Unis, de manière à donner des armes à chaque milicien, et laisser à chaque bataillon le choix de ses officiers. Abolition de la loi actuelle de milice et des compagnies de volontaires.

29 Indépendance : république : annexion aux États-Unis. Séparation du Haut et du Bas-Canada.

Lettres sur le Canada,
« étude sociale » d'Arthur Buies (1840-1901),
est un pamphlet paru à compte d'auteur,
en deux volumes, en 1864 et 1867.

ISBN : 978-2-89816-439-2
© Vertiges éditeur, 2021
– 1440 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org